

Un chant et son contenu :

S. Saramady
KOUROUMA

TOURA - MAGAN

Littéralement veut dire en langue maninka ou bambara, mâle de l'espèce.

— Toura signifie taureau ou mâle et man, égale espèce.

Cette appelation fut donnée à Damasa Wulaman, l'ancêtre des Traoré, Dembélé ou Diawara pour avoir tué le buffle mâle (Si-toura ou touramagan) qui semait la terreur dans les contrées de Doo (12 localités) et Kiry (4 localités) dans le vieux, très vieux Manding.

Ce nom de buffle donc lui avait été donné en louange dès après l'abattage de l'animal féroce par son grand frère Kankédyan ou Damasa Walamba pour le courage chevaleresque et le sang froid qu'il a eu pour la circonstance.

C'était le fils de ce même Turaman qui, aux lendemains immédiats de la conquête et de l'unification du Manding, fut envoyé avec Fakoly Koroma par l'Empereur Soundiata Kéita du Mali, pour acheter des chevaux maures dans l'actuel pays de Mauritanie.

L'on sait que les chevaux maures étaient réputés comme les plus grands coursiers de l'époque et par conséquent propices aux combats guerriers.

Mission accomplie, Turama, Fakoly et leurs troupeaux de chevaux, sur le chemin de retour, furent interceptés en pays Ouolof (actuel République sœur du Sénégal) par Dyolofing Mansa, le roi Ouolof sous prétexte qu'il ne reconnaissait pas l'autorité de Soundiata, qu'il ne lui reconnaissait aucun droit de chefferie à plus fort raison de royauté.

Malgré d'abondantes explications et supplications, Turamagan et Fakoly ne purent obtenir gain de cause devant le roi Ouolof. Ils durent retourner pour ainsi dire bredouilles au Manding.

Arrivés dans la capitale Niani, ils firent à Sogolon-Djata état de leurs mésaventures. Soundiata n'en croyait pas ses oreilles. Interloqué, se sentant par trop outragé, « l'enfant de Sogolon-la-bossue, » le fils du lion, du buffle » leur confia immédiatement et séance tenante un détachement de sa grande armée tout en leur ordonnant d'aller trancher la gorge à Dyolofing — Mansa et surtout de ne jamais revenir sans la tête du Roi Ouolof, fauteur de provocation.

Et nos deux généraux, à la tête de cette troupe armée, mirent derechef le cap sur le pays Ouolof. Au fur et à mesure que les galops s'accentuaient, l'objectif se rapprochait.

De longues et difficiles chevauchées, voici l'expédition militaire à quelques heures de la Capitale Ouolof. Mais tout-à-coup, la température changea, l'atmosphère se perturba la chaleur devint implacable et insupportable. Les chants des oiseaux qui mettaient une note spéciale à cette cavalcade commençaient à se raréfier.

Seuls les oiseaux dits de malheur et la cigale frugale troublaient de leurs cris mélancoliques et de mauvais augures ce lourd climat d'après-midi de la mauvaise saison.

Entre temps, le ciel passa du bleu-clair au gris foncé. Les groupuscules de nuages qui, naguère, s'étaient çà et là formés dans la voûte azurée, avaient fini par se retrouver en une seule et unique boule de danger pendant lourdement au-dessus des têtes. Et l'inquiétude, l'anxiété de tout un chacun augmentaient au file des minutes.

Elles augmentaient tant et si bien que ce suspens devait atteindre son paroxysme quand le vent entra en tromble. Alors, il s'empara, maître du moment, de tout : branches, feuilles, herbes, bâtons, cailloux, graviers, les cavaliers eux-mêmes et leurs montures allèrent aux grés de ses caprices.

Le firmament, devenu plus sombre qu'auparavant, était par moment, éclairci par de rapides traits d'éclair accompagnés de coups foudroyants de tonnerre.

Après près d'une demi-heure de remue-ménage forestier la pluie, brusquement, se détacha, elle se détacha comme déclenchée par une main mystérieuse. Elle tomba d'abord forte et dure, forte de la force de cette main qui, du ciel l'avait projetée.

Cinq minutes seulement 5 minutes avaient suffit et largement suffi pour que hommes et bêtes fussent trempés jusqu'aux os.

Et, progressivement l'ondée s'appaisa mais ne s'interrompa pas de sitôt. Elle tombait, tombait toujours tombait froide et fine, de ces pluies de fin d'hivernage diluviennes et persistantes.

Les arbres, eux, étaient là, filant le long des sentiers, pleins de feuillages mais surtout de rosées. Les herbes aussi. Ces dernières d'ailleurs s'inclinaient au passage des cavaliers non pas pour les saluer mais comme pour leur dire de ne pas continuer leur chemin.

Celles-ci et bien d'autres choses pouvaient être de sérieuses entraves à l'accomplissement correcte de cette mission. Mais rien en fut. La pluie et les nombreux ennuis qu'elle entraînait ne diminuèrent en rien la détermination du corps expéditionnaire quant au relèvement sans faille de l'outrageux défi de Dyolofing Mansa. Enfin la pluie, la fine pluie, la persistante pluie s'interrompa, elle s'interrompa mais donna au temps une allure étrangement maussade.

Encore quelques galops et beaucoup de clapotis et nos combattants arrivèrent



Digitized by Google

TOURA-MAGAN

aux portes de la capitale du Royaume Ouolof.

Par un temps toujours maussade, l'alerte fut donnée, par un temps par trop glacial, le combat fut engagé. Et la flotte, loin d'engourdir les « mandenkas », ne fit que les revigorer, les ragaillardir davantage.

L'intempérie, loin de pencher les rapports de force en faveur des Ouolofs ne fit qu'en augmenter à la fougue, à la combativité des originaires du Mandén.

Ainsi, le combat commença un peu à l'insu d'une partie des combattants. Pris au dépourvu et surtout de panique, Dyolofing-Mansa et ses hommes se mirent en branle. D'ailleurs, n'avaient-ils pas eux, l'atout majeur leurs armes et munitions n'étant pas mouillées, leurs tambours de guerre à eux n'étant guère trempés ?

Et ceux-ci pouvaient ainsi, de leurs sons aigrelets, toucher les habitants de la cité qui avaient alors la possibilité immédiate de se mettre sur pied de guere. Et la bataille dont le feu et le fer furent croisés ne donna guère l'impression d'un combat improvisé.

Bien que leurs fusils trempés, complètement hors d'usage, bien que leurs arcs mouillés, à usage extrêmement dificile, leurs sabres et sagaies également trempés, rendus extraordinairement glissants, les « Mandenkas » surent étonnement tenir la dragée haute aux hommes de Dyolofing-mansa.

Ainsi, les archers du Manden frappèrent, frappèrent et frappèrent. Des combattants du roi Ouolof, ils firent des infortunés, des pions ; ceux-ci furent morcelés, acculés, relégués réduits à leur plus simple expression. Alors, Dyolofing-Mansa n'avait plus qu'un seul choix, un ultime recours : » le sauve qui peut » celà, il le cria à haute et intelligible voix. Et ce fut la débacle, la débandade générale, en tête de file, bien sûr, le chef. Ainsi, l'adversité devait prendre fin, faute d'adversaires.

Ayant donc pris la poudre d'escampette, notre malheureux roi alla se réfugier dans une grotte. Il était loin d'être sauf car Turamagamba et Dyanudyan-Koly ne tardèrent pas à le dépister et à le retrouver.

La grotte était étroite et de l'extérieur on pouvait voir une bonne partie du torse du roi aux abois.

A sa vue, les deux généraux le sommèrent de se rendre mais Dyolofin — Mansa fit la sourde oreille. Alors entra en jeu toute sorte de procédés pour tirer de son malheureux trou l'infortuné Chef Ouolof.

D'abord le fusil, ajusté par Turamagan sur cette cible humaine, le doigt sur la détente, le mécanisme fut bien déclenché mais la poudre étant mouillée le coup ne put partir. Fusil donc se refusa de tirer. Il fallait recourir à autre chose ; la flèche. Turamagan en envoya une, deux trois mais mouillées et glissantes qu'elles étaient, elles ne purent... suivre la direction que leur destinait le grand archer du Manding. Elles allèrent se planter de part et d'autre de l'entrée de la grotte. Donc, les flèches, elles aussi se refusaient de tuer. Il fallait encore avoir recours à de nouveaux moyens. On les trouva dans le sabre et la sagaie. Il firent également inéfficaces. Et l'ultime moyen, celui qui atteignit sans doute l'objectif, fut un moyen humain, en tout cas, le plus humain qui fût.

En effet, ce fut Fakoly Koroma qui entra par la petite ouverture pour aller se saisir de Dyolofing-Mansa et le trimbaler dehors.

Le problème avait donc trouvé sa solution.

Là, le roi Ouolof sut que les promesses pouvaient porter, que les prières étaient bien « exauçables » toutes choses dont il usa.

Devant ses supplications pleines de pitié, Turaman voulait céder mais Fakoly Koroma de lui rappeler :

— Oublies-tu que lorsque nous étions avec nos troupeaux de chevaux nous avions formulé les mêmes prières mais en vain ?

Oublies-tu également que Soundiata nous a recommandé de laver cet affront, cet outrage dans le sang et par conséquent de ne jamais retourner sans le crâne de l'éhonté provocateur ?

Et Turamagamba de se souvenir, de se raviser. Et la gorge de Dyolofing-Man fut, à ras et sur-le-champ, tranchée par Fakoly Koroma.

Fakoly Koroma accomplit donc l'ultime acte, l'ultime opération, le geste des gestes. Dyamundyan-Koly sépara tout de la grosse tête du gros cou permettant ainsi à deux épaules de se croiser ; de se solidariser, de fraterniser pour l'éternité.

Oui, on ne provoque pas impunément et cela ne se réédita plus. La tête de l'audacieux chef, à la pointe de l'épée, fut triomphalement transportée à l'empereur Soundiata Kéita avec les chevaux qui avaient été confisqués.

Ce récit, l'histoire ne l'a pas oublié tout comme nos traditionnalistes n'ont pas oublié que Turaman était bien le chef de l'expédition « Achat-chevaux-maures ». Aussi, ont-ils(ces traditionnalistes) trouvé le ton juste en sachant rendre la monnaie c'est-à-dire en dédiant cet air de victoire à l'ancêtre des Traoré, Dembélé ou Diawara d'aujourd'hui, Turamagan le grand Turamagan qui conduisit avec maîtrise ces opérations militaires.

Et si encore de nos jours on peut entendre nos chansonniers, musiciens ou autres artistes fredonner cet élogieux air du vieux-Manding, c'est que, comme on a coutume de le dire, l'histoire est têtue et ce thème en soi constitue une bonne leçon de la vie. « **Turaman** », la chanson certes, aura plusieurs branches mais une seule et même tige. Elle déclare notamment :

« — Le tambour de guerre peut se taire mais Turaman lui ne saurait se taire.

— Le coup de fusil peut ne pas partir,

Mais Turamangan, l'intrépide Turamagan lui, contre vents et marées, ira... »

— La flèche peut bien manquer ;

Mais Turaman, le grand Turamangan, ne saurait, pour sa part, manquer...

— Le sabre peut refuser de couper,

Mais l'indomptable Turaman, lui ne peut pas ne pas couper...

— O si ce tambour ne convient pas, jetez-le et amenez un autre pour Turaman !

— Si ce fusil ne porte pas, jetez-le donc et cherchez un autre pour Turamagamba !!!

— Pour Turamagamba, pour le grand Turamangan, amenez des sabres, beaucoup de sabres !!!

— P o u r Turamagan, pour l'intrépide Turaman qu'il tombe une pluie de flèches, rien que de flèches !!!

Pourvu que les armes parlent
Pourvu que le sang ruisselle
Alors et alors seulement,
Dûment et dignement,
Justice sera rendue
Alors et alors seulement,
Ouvertement et impunément,
On ne provoquera jamais plus.

Seku Saramady Kuruma

N. B. On appelait aussi Fakoly Koroma Dyamundjan-Koly parce qu'il n'était pas de grande taille mais avait quand même la possibilité de se donner, par des moyens surnaturels, une haute stature.

Turamagamba veut dire le grand Turamagan.

Digitized by Google